



# «Exit above», l'éclate avant la tempête

Présentée à Avignon, la dernière création d'Anne Teresa De Keersmaeker rend hommage au culte bluesman Robert Johnson, en s'inspirant de «la Tempête» de Shakespeare.

La pièce est interprétée par douze jeunes danseurs et danseuses venant de tous les horizons du globe. PHOTO FESTIVAL D'AVIGNON

Par  
**LAURENT GOUMARRE**  
Envoyé spécial à Avignon

**A**u départ, le projet c'était ABBA : après avoir travaillé le minimalisme américain de Steve Reich, le répertoire classique, ou saigné l'album *Jean Baez in Concert Part 2*, Anne Teresa De Keersmaeker a dû se rêver *dancing queen* en projetant de chorégrapheur sur les tubes pop et planétaires des Suédois. Au final c'est le blues, chant du désastre, qui l'emporte, on ne se refait pas, mais un blues 2023 en live sur le plateau de la FabricA à Avignon. Quatre guitares électriques et un ampli annoncent les distorsions et larsen à venir. Au sol, des diagrammes colorés dessinent cercles, spirales et courbes traversées de lignes droites – du déjà-vu pour qui connaît l'abstraction chorégraphique de l'artiste flamande depuis le début des années 80. Tandis que

*Exit above*, d'après *la Tempête*, titre de cette création, s'inscrit sur le mur fond de scène.

Les références s'additionnent : le blues hommage au légendaire musicien afro-américain Robert Johnson (guitariste et chanteur cultissime qui a inspiré Bob Dylan, Jimi Hendrix, Clapton ou Brian Jones), Shakespeare et même une toile de Paul Klee commentée par les mots de Walter Benjamin. On craint le pire, échaudés par la déambulation dansée – exercice inutilement casse-gueule par excellence – que la chorégraphie avait installée au Louvre l'hiver dernier.

#### RÉELLE HARMONIE

Et c'est le meilleur qui arrive. D'abord la performance solo de Solal Mariotte, extraordinaire danseur à la culture hip-hop. C'est lui la tempête, emporté dans un tourbillon de coupes prolongées de piouettes sur une main, et puis sauts

carpés, sous la menace d'une voile translucide soufflée par un énorme ventilateur – la scénographie plasticienne de Michel François –, une danse déréglée par la violence de la musique bruitiste signée Jean-Marie Aerts.

Sur ses vêtements, on lit devant : «*Don't be afraid, the isle is full of noise*», dans le dos : «*I cried to dream again*», des messages énigmatiques dont le secret se fait entendre avec l'arrivée de Meskerem Mees, extraordinaire autrice compositrice, qui interprète en live des chansons écrites pour la pièce. Les paroles s'affichent sur le vestiaire des douze jeunes interprètes qui débarquent maintenant en troupe sur le plateau. Ces mots qu'ils et elles exposent en un karaoké vestimentaire, Meskerem Mees les chante de sa voix incroyablement pure de folkeuse, qu'elle partage avec d'autres figures de cette jeune génération, on pense à Pomme, November Ultra.

Son timbre cristallin donne littéralement le «la» de la pièce et trouve son prolongement plastique dans les transparences des costumes, les lumières savantes de Max Adams – il faut regarder ses découpes, ce rond de lumière qui se déplace sur le plateau rendu à l'obscurité, éclairant de façon aléatoire les interprètes selon leurs déplacements.

#### ÇA RÂLE, ÇA GROGNE

Qu'est-ce que ça raconte ? Que personne ici ne cherche la lumière ; elle leur tombe dessus ou pas. Le plateau n'est plus le lieu de l'exhibition selfie de soi, ni de la performance solitaire. Tout se passe dans une réelle harmonie politique entre sens du collectif et celui de l'individu. Ce qui suppose d'en finir aussi avec l'effet signature de l'artiste toute-puissante Anne Teresa De Keersmaeker. Un dérèglement climatique s'impose, il est générationnel.

Meskerem Mees, 23 ans, signe en porte-parole les chansons-textes d'une libération chorégraphique. Ce n'est plus «d'après *la Tempête*», c'est «après la tempête». Toute la pièce est là dans cet avenir interprété par 12 danseurs et danseuses entre 20 et 30 ans, de tous horizons, Brésil, Hongrie, Costa-Rica, Belgique, France, Etats-Unis, Serbie... Comment dérégler sa propre danse ? Comment exploser sa propre gestuelle codée, repérée, au point d'avoir été littéralement plagiée par Beyoncé en 2011 dans son clip *Countdown* ? Le blues version 2023 de Meskerem Mees a le pouvoir de déverrouiller cette écriture savamment contournée. Si la marche estampillée Keersmaeker a ouvert la pièce – une marche de groupe avec arrêt sur image pour fixer la pause fashion en grimaces crispées du visage –, place au grand carnaval sauvage. Les langues frétilent en

promesses sexuelles, les corps se lâchent dans des excès au bord du vomissement, et ça râle, ça grogne, ça s'étouffe.

Exit les costumes, on passe torse poil. Le temps des textes des chansons sur les tee-shirts et chemises a passé ; les paroles ont été totalement incorporées. Alors Meskerem Mees, supportée par le danseur-guitariste Carlos Garbin, ouvre la rave party aux accents de dance music. Les BPM accélèrent, la chanteuse s'engage à son tour dans la danse, et augmente le débit d'une parole scandée qui passe au rap. Ses slogans s'inscrivent en lettres capitales : «*REVENGE*», «*BURN*», «*SLAY*»... La tempête ne fait que commencer. ◀

**EXIT ABOVE, D'APRÈS LA TEMPÊTE D'ANNE TERESA DE KEERSMAEKER** au Festival d'Avignon, à la FabricA jusqu'au 13 juillet.